

## La bande à Mila

Dans la bande du quartier où j'ai vécu mon enfance, Émile Kaiser dit Mila était le général. Il avait sur nous l'avantage d'être grand et fort, il nous surpassait tous. Il avait les cheveux roux et les yeux bleus. Chaque fin de semaine, il recevait de son riche père son argent de poche qui lui permettait d'aller au cinéma des Trois-Rois et de nous acheter les cigarettes que nous fumions ensemble en cachette. C'était meilleur que la clématite, même si cela nous donnait mal à la tête.

Nous étions les six dans la classe de l'instituteur. Mila, lui, a effectué ses dernières années au Collège Saint-Charles. Nous portions tous un sobriquet. En plus de Mila, il y avait Bibi, le plus petit ; Épais, qui avait du mal de suivre et qui soufflait à faire pitié ; Fend-l'air, un garçon intrépide qui prenait tous les risques et qui nous faisait peur ; Boquet qui avait une vraie tête de bouc, enfin moi, dit Ritou parce que je courais toujours.

En bande, nous avons gardé les vaches l'automne quand on pâturait au large et qu'il fallait les surveiller pour qu'elles n'aillent pas dans le trèfle ou dans les betteraves. Nous faisons un feu pour cuire des pommes de terre sous la cendre. Nous avons construit une cabane avec des branches de sapin ; c'était notre poste de commandement. Sous les ordres de Mila, nous avons déclaré la guerre à une bande du village voisin. Nous leur avons jeté des pierres et eux nous ont frappés. Je suis rentré à la maison avec mes pantalons déchirés. Ma mère m'a flanqué une râclée et m'a envoyé au lit sans souper.

Nos chemins se sont séparés. Épais, ses parents l'ont placé au petit séminaire des Côtes. Il est devenu curé, mais il n'a pas tenu. Il n'avait pas la vocation. Il s'est marié. Fend-l'air est entré dans l'usine du père de Mila. Il a été nommé contremaître. Bibi n'a pas fait long. Il s'est tué à moto. Boquet est entré dans les douanes. Je me suis engagé à la sablière. Ça marchait bien en ce temps-là.

Mila a gravi l'échelle sociale. Après de longues études, il est devenu avocat. Il a fait de la politique. C'était quelqu'un. On parlait de lui dans la presse. Il parlait à la radio. On le voyait à la télévision. C'était notre fierté. Pensez, un de notre bande avait réussi. Il tutoyait des notables de la capitale et en recevait chez lui. Il avait épousé une femme qui avait des sous. En un mot, comme en cent, il faisait carrière. Dans les journaux, nous découpons les articles qui parlaient de lui. Nous découpons aussi sa photo pour la coller au mur. Le succès de Mila, c'était un peu le nôtre.

La sablière a fermé. J'ai perdu mon travail. J'ai frappé à toutes les portes sans rien trouver. Ma femme me dit : « Va demander à Mila, il a le bras long. Il va certainement te trouver quelque chose. » Je me suis fait tout beau et me suis rendu à la ville. Mila avait son cabinet au dernier étage d'un grand immeuble flambant neuf. J'ai pris l'ascenseur. Il y avait une plaque gravée : « Maître Émile Kaiser, avocat. » J'ai sonné.

Une jeune secrétaire m'a fait entrer dans la salle d'attente. Elle m'a demandé :

- C'est à quel sujet ?
- Je voudrais parler à Mila.
- Il n'y a pas de Mila ici. Vous êtes dans le cabinet de Maître Kaiser.
- Eh bien, allez dire à Maître Kaiser qu'il y a quelqu'un qui voudrait lui parler.

Elle pousse une porte, la ferme derrière elle. Quand elle revient :

- Maître Kaiser n'a pas le temps maintenant. Il vous faut prendre rendez-vous.
- Nom de diou, que je lui dis, je n'ai pas fait tout ce déplacement pour rien. Retournez près de votre patron et dites-lui que c'est Ritou. Il va bien se souvenir.

Elle disparaît derrière cette porte et rapplique presque aussitôt :

- Ce nom ne lui dit rien. Maître Kaiser vous conseille de déguerpir au plus vite et de ne plus remettre un pied ici.

De retour chez moi, j'ai arraché du mur toutes les photos de Mila et jeté au feu les articles que j'avais découpés avec tant de soin.

Bernard Chapuis